

Le docteur LEFEBVRE.

Le 24 juillet 1902 est décédé pieusement à Louvain, dans la 82^e année de son âge, le docteur Ferdinand-Joseph-Marie LEFEBVRE, professeur émérite de l'Université catholique, ancien sénateur, ancien président de l'Académie royale de médecine et de la Société scientifique de Bruxelles, président des Conférences de St-Vincent de Paul de Louvain, commandeur de l'ordre de Léopold et de l'ordre de Pie IX, chevalier de l'ordre de François-Joseph, décoré de la croix *pro Ecclesia et Pontifice*, etc., etc.

Louvain, dépeuplé cependant par les vacances de son monde universitaire, lui a fait des funérailles grandioses, presque apothéotiques. D'admirables et de touchants discours ont été prononcés sur son cercueil, embaumant le cher mort dans les aromates des bons souvenirs et des grands exemples qu'il laisse après lui (1). Nous allons puiser dans ce tribut spontané de pieux et de glorieux hommages, les traits qui rendent impérissable parmi nous la mémoire d'un médecin d'élite, qui fut un croyant et un savant, un orateur et un écrivain, et, par dessus tout, un grand cœur.

* * *

L'homme est déjà dans l'enfant, comme le fruit dans sa fleur, et chez Lefebvre il n'était pas difficile de prévoir ce qu'allaient faire éclore des prédispositions natives l'atmosphère ambiante, la culture ou, — pour parler chrétien, — la grâce de Dieu. Son enfance s'est écoulée au village natal d'Ohey, au sein d'une nombreuse famille foncièrement chré-

(1) Discours prononcés : au nom de la Faculté de médecine, par M. le professeur Ranwez, doyen ; — de l'Académie royale de médecine, par M. le professeur Masoin, secrétaire ; — de la Société scientifique de Bruxelles, par M. le chanoine Delvigne ; — de la Société de médecine mentale, par M. le Dr L. De Rode ; — du Cercle médical de Louvain, par M. le Dr Aerts ; — de l'Association catholique de l'arrondissement, par M. le sénateur Roberti ; — de la Société Namuroise des étudiants, par M. Haibe ; — des Conférences de St-Vincent de Paul, par M. G. Cappellen.

L'oraison funèbre a été prononcée par Mgr Lamy, en l'église de Sclayn.

tienne. Il est le plus doux, le plus docile, le plus aimant de sept frères, celui pour lequel le père ne parvient pas à cacher sa prédilection, celui que la mère serre sur son cœur avec une tendresse où il y a du respect parce que, dans ses rêves d'avenir, elle le voit déjà revêtu des ornements sacrés.

Si les désirs maternels n'ont pas déterminé la vocation religieuse de l'enfant, c'est qu'ils n'ont pas osé s'exprimer tout haut; mais ils auront été comme la poussée discrète de l'aile invisible qui a constamment orienté sa vie au-dessus des vulgarités, vers les sommets.

Les parents envoyèrent l'enfant au petit séminaire de Floreffe recevoir « l'éducation un peu rude et austère de maîtres qui savent labourer profondément le cœur des hommes pour y enfoncer les racines du bien » (1).

Au petit séminaire, comme au foyer familial, on s'attendait à ce que l'élève modèle qui remportait tous les premiers prix, se dirigeât vers la prêtrise; mais il était aussi, par sa mère, petit-fils d'un médecin dont la mémoire est restée en vénération au village natal; les impulsions ataviques se contrebalançaient dans son cœur, et il se dirigea vers la médecine, l'autre sacerdoce voué aux infirmités humaines.

L'adolescent a été si près de l'autel qu'il en gardera toujours quelque chose d'hiératique et comme un parfum d'encens. Il a pris l'habitude du signe de la Croix tracé sur le front, sur les lèvres et sur le cœur, et le signe a mis dans son intelligence la tension constante vers les sublimes entrevues; dans son cœur, la charité qui fait les apôtres; sur ses lèvres le besoin de prosélytisme, qui se traduira dans tous ses discours et dans tous ses écrits.

Même au physique Lefebvre avait l'aspect sacerdotal : le regard un peu perdu dans le lointain des hautes méditations, la démarche grave, le parler mesuré, le geste pacificateur et jusqu'aux cheveux longs et le vêtement austère qui trahissent tout de suite l'ecclésiastique en voyage. Aux rayons de son front les Israélites reconnaissent que Moïse avait vu Dieu de près sur la montagne !

Au lendemain du jour où la Belgique récupérait la liberté, ses évêques résolurent de fonder sur son sol affranchi une Université catholique « où la Science, unie à la Foi, pût former des hommes instruits et de bons chrétiens » (2) et, dès 1835, l'entreprise généreuse et hardie se

(1) Discours prononcé aux funérailles par le prof. F. Ranwez.

(2) Circulaire épiscopale — février 1834.

trouvait réalisée. « Ceux qui ont vécu à cette époque — a écrit Lefebvre — se rappellent encore, non sans émotion, l'exubérance de vie qui régnait dans la Belgique entière; c'était comme un renouveau de jeunesse, une efflorescence de printemps; la Patrie dans la première ivresse de son indépendance; une Université rajeunie où la foi, la science et la liberté, trois filles du ciel, se donnaient la main; une jeunesse ardente écoutant avec avidité des maîtres jeunes aussi et animés comme elle du feu sacré ».

Le jeune Lefebvre est un des premiers étudiants de la jeune université; il y devient l'élève interne de L. Hubert et il s'y distingue au point que quelques années plus tard, en 1834, il a l'honneur d'y être rappelé pour renforcer le groupe des ouvriers de la première heure qui s'éclaircissait.

Il était si près des maîtres qui ont fondé et fait rayonner au loin la réputation de l'École de médecine de Louvain, il avait été associé de si bonne heure à leur œuvre que nous avons pris l'habitude de le confondre avec eux dans le même sentiment de vénération et de filiale reconnaissance. Aussi longtemps que nous avons l'honneur de le compter parmi nous, il nous semblait, malgré le départ de tous les aînés, que le grand soleil qui illumina le matin de notre Université ne fut pas couché tout entier : un rayon d'or restait dans notre ciel!

Avec lui disparaît une des plus admirables grandes figures que Dieu a placées autour du berceau de l'Université catholique : il a grandi avec elle; il était aux réjouissances de ses noces d'argent; il était le porte parole du corps professoral aux fêtes d'or de son cinquantenaire et, avant de mourir, il lui a été donné de la voir dans le splendide épanouissement de ses 2000 étudiants!

La Providence, qui nous conduit beaucoup par les exemples, nous devait de nous laisser longtemps sous les yeux le type accompli des professeurs dont l'*Alma Mater* a eu besoin pour devenir — et dont elle a besoin pour rester — honorée, forte et féconde.

Lefebvre débute dans la carrière professorale par l'enseignement de la *Médecine opératoire* et s'applique, avec la patience, la minutie et la méthode requises, à exposer la technique des opérations et à faire exécuter les exercices qui doivent douer de sûreté la main des jeunes chirurgiens. En même temps il assume l'énorme labeur descriptif qu'exige un traité sur la matière. L'éloge du livre est dans la rapidité avec laquelle sa première édition se trouva tout de suite épuisée. Malgré le succès, l'auteur aurait peut-être reculé devant le poids d'une

deuxième édition si le plus brillant de ses élèves, son successeur, M. Debaisieux, ne lui avait offert la plus précieuse des collaborations.

Après quinze années de cet enseignement, par nature aride et ingrat, un terrain à plus larges horizons est ouvert au jeune maître dans les chaires de *thérapeutique* et de *pathologie générale* — terrain dangereux et mouvant — couvert des décombres des systèmes qui s'écroulent et sur lequel, en ce moment, le progrès semble fait plus d'erreurs dévoilées que de vérités reconnues.

La *thérapeutique* est le but final ou la raison d'être pratique des études médicales. « Vassale soumise, dit M. le Dr Gallez (1), elle doit, non toujours sans murmure, suivre les errements que lui imposent les nouvelles médications, déduites avec cette logique si peu stable, des systèmes qui s'érigent dans les sciences d'observation. »

On trouve vraiment de tout dans l'arsenal immense des remèdes accumulés par les tâtonnements des siècles : depuis les fleurs de tilleul ou de petite centaurée, qu'on appelle les simples, comme s'il y avait des simples en médecine, jusqu'aux produits chimiques les plus complexes des laboratoires modernes; depuis la panacée du jour, que la réclame fait suspecte, jusqu'aux vieilles formules empiriques dans lesquelles nos prédécesseurs avaient confiance. Abondance n'est pas toujours richesse et en thérapeutique il y a à se garder, avec un soin égal, de la crédulité, qui est suivie de déceptions, et du scepticisme, qui mène à l'impuissance.

Savoir exactement sur tous nos tissus, d'une part, l'action intime des substances médicinales et, d'autre part, l'action de chaque maladie; — puis conclure de ces deux notions, si difficiles à obtenir complètes, les indications à remplir — et, enfin, choisir l'arme de précision capable d'enrayer, d'adjuver ou de détourner les processus morbides — telle est dans ses aspirations la science ardue au service de laquelle Lefebvre a mis la maturité de son jugement et les lumières d'une vaste expérience.

Toutes les branches de l'art de guérir relèvent de la *pathologie générale*, qui les domine de la hauteur des principes, les relie entre elles et leur sert de flambeau. Avec un bon fonds de cette « philosophie de la médecine » l'élève peut aborder sans trop d'effroi l'imprévu des cliniques et l'immensité du catalogue des maladies spéciales; il ne sera

(1) Discours prononcé dans la séance solennelle où le buste de M. Lefebvre lui fut offert le 21 juin 1888.

plus désorienté devant le fait particulier et le phénomène, rattaché à sa loi, se classera et s'imprimera plus facilement dans sa mémoire.

L'importance et les difficultés de cet enseignement élevé n'étaient pas de nature à effrayer Lefebvre : il était assez haut pour embrasser du regard les grands horizons et assez exceptionnellement doué pour pouvoir exceller dans un autre enseignement encore, difficile entre tous, pour lequel le pathologiste et le thérapeute doit être doublé d'un psychologue et d'un moraliste capable de s'engager au milieu des ressorts faussés ou brisés de la raison humaine à la recherche — selon l'expression de M. le Dr Gallez — « des éléments essentiels de la science de l'homme et des principes qui doivent présider à son éducation. »

« Aucune des questions, dit M. le Dr L. De Rode, qui vinrent agiter les esprits depuis cinquante ans dans le domaine si vaste de la *pathologie mentale et nerveuse* ne lui demeura étrangère. Et toujours, en quelque lieu qu'elle se produisit, soit qu'il présidât quelque-une de ces mémorables séances du 5^e Congrès d'anthropologie criminelle, soit que dans les Conseils de la nation il prit une part victorieuse à la discussion de la loi sur l'hypnotisme, à l'Académie comme à la Société d'études scientifiques, à la tribune comme dans la presse, sa parole était écoutée comme celle d'un maître. »

De 1854 à 1870 Lefebvre porta le lourd fardeau de la direction des asiles d'aliénés de Louvain et de l'enseignement des *maladies mentales*, comme il portait toutes ses autres charges, avec le zèle inlassable de l'homme de devoir et le succès de l'homme de rare talent qu'il était.

Avec une parole qui savait toucher et charmer les assemblées il eût pu être ce qu'on appelle un professeur brillant : il a préféré être un initiateur utile, clair, méthodique, solidement documenté, forçant les élèves à accourir à ses leçons par le soin qu'il apportait à les bien préparer toutes.

Ce sont les leçons bien élaborées qui font les auditoires complets et les professeurs écoutés, respectés et aimés. Lefebvre a toujours été estimé entre tous et les sympathies de la jeunesse universitaire n'ont pas manqué une occasion de se traduire en d'enthousiastes manifestations, auxquelles tous ses collègues s'empressaient de s'associer.

Il y a six ans, sa modeste demeure était le théâtre d'une scène mémorable : les professeurs de la Faculté de médecine s'y trouvaient assemblés pour exprimer au collègue, qui avait été leur maître à tous et qui se retirait encore en pleine vigueur, semblait-il, dans le repos de l'éméritat, les regrets qu'ils éprouvaient de ce départ inattendu. Et le maître,

touché jusqu'aux larmes de l'affection respectueuse dont il se sentait enveloppé, oublieux de tous les autres titres qui la lui avaient attirée, ne se glorifiait que d'un seul : il était fier de pouvoir accepter le témoignage de notre attachement parce que — disait-il — sa mémoire ne lui reprochait, dans aucune circonstance de sa vie, ni un geste ni une parole dont aucun de nous eût pu jamais s'attrister.

Ne fallait-il pas rappeler ce souvenir pour l'âme exquise qu'il révèle ? et quels plus éloquents témoignages de la valeur d'un professeur évoquer, que l'enthousiasme de ses disciples et la vénération de ses collègues ?

. . .

Nous n'avons pas ici l'espace qu'il faudrait pour exposer, comme elle le mérite, l'œuvre du savant et de l'écrivain : elle est immense — rien que l'énoncé de ses publications occupe cinq pages de la *Bibliographie universitaire* — et, ne pouvant pas étudier dans ses détails l'imposant édifice auquel il a attaché son nom, nous devons nous borner à en rappeler succinctement les plus belles lignes.

Lefebvre a rencontré le choléra dans ses trois agressions de 1848, de 1854 et de 1865 — et les autres fléaux contagieux, tous les jours de sa carrière de médecin. Il pouvait parler de la lutte contre ces redoutables dévastateurs avec l'autorité des chefs qui se sont trouvés dans le feu des batailles et il l'a fait sans relâche, avec une compétence partout reconnue : à l'Académie, dans dix rapports ; au Journal des Sciences médicales de Louvain, dans de longs articles ; à la Conférence sanitaire de Vienne, dans les Congrès, au Conseil supérieur d'hygiène.

En 1869 le pays s'émut des phénomènes extraordinaires que présentait une jeune fille de Bois-d'Haine au point que l'autorité religieuse dut se préoccuper de l'événement : elle chargea le professeur de Louvain de l'étudier. Un des chefs de l'école positiviste en Allemagne avait dit : « supercherie ou miracle » s'exposant, comme tous les poseurs de dilemmes boiteux, à se voir démontrer qu'il n'y avait, peut-être, ni l'un ni l'autre. Lefebvre réduisit à néant l'hypothèse de la fraude. Il était trop réservé pour conclure au miracle — qui ne répugnait d'ailleurs aucunement à son esprit — mais il affirmait que dans l'état actuel de la science, il était impossible de donner des faits une explication adéquate.

La Commission déléguée par l'Académie de médecine, de son côté, fit les mêmes constatations, mais, pas plus que lui, ne parvint à fournir l'interprétation scientifique des phénomènes établis. Il y a une trentaine

d'années de celà, et l'on n'avait pas alors les lumières qui sont venues depuis jeter quelque jour dans les régions mystérieuses des cérérations, où abondent encore les hypothèses, ces champignons des caves noires.

Dans les dernières années un nouveau prodige se serait ajouté aux autres et, cierge brûlant sans se consumer, *Louise Lateau* aurait vécu sans se nourrir et sans perdre de poids. Le phénomène de l'inédie — qui eût été décisif — n'a pas été établi.

Quoique la raison voie mieux une force intelligente qu'une force aveugle à l'origine des choses, on n'affirme pas sa croyance en l'Être capable de créer les lois de la nature — et, par conséquent, capable aussi de les suspendre quand il lui plaît — sans exciter le rire de certains « naturalistes » : écoutons Lefebvre planant au-dessus des sarcasmes :

« Il règne dans le monde un double préjugé : les uns s'imaginent que l'Église est sans cesse en quête de nouvelles révélations et de nouveaux miracles; les autres pensent qu'elle est trop prudente aujourd'hui pour affirmer encore des faits de l'ordre surnaturel en face d'une génération sceptique et railleuse. Les uns et les autres connaissent mal l'Église. La vérité est fille du ciel; quand elle descend parmi les hommes, qu'elle soit populaire et triomphante ou qu'elle soit humble et méprisée, l'Église l'accueille toujours, hôtesse divine, et l'entoure de ses tendresses et de ses respects. D'un autre côté, elle n'a que faire de miracles apocryphes ou de merveilles suspectes, elle ne se sent aucune complaisance pour l'erreur et quand elle la rencontre, fût-elle couverte du masque de la religion, elle la dénonce, sans colère comme sans pitié. »

Dans son étude sur les *mariages consanguins* l'apologiste n'a-t-il pas entraîné le physiologue à une conclusion trop absolue? La répugnance de l'Église pour ces unions, dont cependant nous descendons tous, date d'une époque déjà lointaine, où elle était motivée par les circonstances; mais les circonstances ont changé et l'opposition de Rome est à présent si réduite qu'il suffit d'une demande pour la lever. Il n'y a plus de règle générale quand il y a trop d'exceptions : aux statistiques *contre*, on peut en opposer *pour*, peut-être tout aussi suggestives, et s'il est vrai que les tares ou les vices se transmettent par les grossès trop rapprochées, n'en est-il pas de même pour les qualités ou les vertus? Les races s'abatardissent ou s'améliorent dans des conditions aujourd'hui assez bien connues et, devant un cas particulier, les qualités des contractants valent plus qu'une formule générale pour éclairer le praticien consulté sur les contingences futures.

La *Folie paralytique* est une déchéance presque particulière à notre temps : les énergies nerveuses, tendues à l'extrême par la fièvre de plus en plus intense de la vie moderne, fouettées par les alcools, stupéfiées par le tabac, brûlées par la débauche, se détraquent comme les machines sous trop forte pression. La prophylaxie des catastrophes est tout entière dans le refrenement des emportements à toute vitesse ou dans une conception et un usage de la vie plus conforme à la morale chrétienne.

Cette étude du professeur de psychiatrie, si remarquable par l'élévation de la pensée, la solidité du fonds et le charme de l'exposition, souleva à l'Académie de médecine une longue et très vive controverse, qui s'égara sur le terrain religieux, et devint ainsi l'occasion de cette fière profession de Foi : « Si l'Académie de médecine sortant de ses traditions, entend discuter désormais des questions étrangères à ses débats, je redemanderai la parole... Lorsqu'elle m'a fait l'honneur de m'appeler dans son sein, je n'ai jamais songé à déposer à la porte de cette enceinte mes convictions religieuses, comme on dépose au vestiaire un manteau, qui n'est pas de mise dans un salon... Les nations modernes ont rougi de Dieu et, selon une inéluctable parole, Dieu rougira à son tour de ceux qui ont rougi de lui, peuples et individus... Il détourne sa face de la nation qui le renie, il relève sa main qui la soutenait, encore, et elle glisse, entraînée par le poids même de sa corruption, dans cet abîme de boue, d'orgueil, de sensualisme et de décrépidité qu'on pourrait appeler « la folie paralytique des peuples ».

Des *Établissements charitables des États romains*, M. G. de Cadoudal a écrit, dans la *Revue économique chrétienne* : « De toutes les défenses qui ont été publiées en réponse aux attaques contre le Gouvernement pontifical, voici peut-être une des plus heureuses et des plus péremptoires. »

Nous empruntons au panégyrique de M. le Dr L. Gallez, cette analyse d'une conférence de Lefebvre sur *Certaines maladies de notre temps*. « Dans un style fleuri, entraînant... vous faites entendre aux jeunes gens le langage élevé et parfois sévère de l'expérience. Vous leur indiquez le traitement de la *paresse*, en réglant l'emploi du temps et des loisirs : vous leur rappelez que le travail, ce châtiment qui pèsera toujours sur notre race, est en même temps la loi de l'humanité et que ce n'est qu'en s'y soumettant qu'ils obtiendront en cette vie, le seul bonheur exempt de mécomptes. Vous leur montrez dans le *sensualisme*, ce triomphe de la matière qu'enfante presque fatalement la paresse, la

cause de toutes les décadences, décadence des nations et décadence des individus. Vous leur montrez combien la *mélancolie* est une maladie de notre siècle, pour ne parler que de cette variété dont la cause réside dans l'usure de la sensibilité, soit par la précocité et l'abus de toutes les jouissances physiques, soit par le désenchantement et la désespérance que créent l'incrroyance et l'orgueil. Puis, dans un dernier chapitre, vous exhortez vos auditeurs à se mettre au-dessus de cette autre maladie morale, la *faiblesse* et à confesser hautement et publiquement les vérités éternelles acceptées et conservées avec amour dans le cœur. »

Quel merveilleux petit livre que les *Lettres posthumes du Dr Stéphane* (1) ! et quelle prestigieuse dextérité de pinceau il fallait pour dépeindre — afin de le guérir et sans faire monter le rouge aux fronts chastes — un vice devant lequel les Anges du Ciel se voilent la face de leurs ailes ! Supposez le sujet dans des mains vulgaires, il est abominable, selon l'expression de l'Écriture : dans les mains de Lefebvre, il s'épure ; ce sont de sains et vivifiants rayons de soleil qu'il répand sur les fanges et, du fumier, c'est une blanche fleur de lys qui surgit !

Le même art de prêcher la chasteté sans alarmer la pudeur des purs, ni même offenser le goût des puristes, se retrouve dans *le mariage et l'hérédité normale et pathologique* (2) : la plume de Lefebvre, comme celle du cygne, sait traverser les mares sans ternir sa candeur innée.

« Nous ne devons permettre à nos pensées, a-t-il écrit, de paraître en déshabillé, ne fût-ce que dans notre for intérieur, comme nous ne permettons pas à nos filles de se montrer dans une tenue négligée, même dans le sanctuaire domestique. » C'est, sans doute, dans cette habitude de dignité du penser qu'il a trouvé l'exquise délicatesse du dire, qui caractérise le Dr Stéphane, et cette élégance personnelle d'expression qui nous charme dans tous ses écrits comme dans tous ses discours et qui a arraché à son collègue M. Masoin, cette exclamation : « Le grand médecin que nous pleurons fut un orateur et un écrivain incomparable : j'en appelle à ceux qui l'ont entendu dans les beaux jours de sa carrière, alors qu'il nous tenait haletants et ravis sous le charme de sa parole ; j'en appelle à ceux qui liront ses discours, ses

(1) La 5^e édition est de 1885.

(2) Conférence donnée à la Société scientifique de Bruxelles, en octobre 1878 et publiée sous le titre : *Le père, la mère et l'enfant*. La 3^e édition est de 1884.

causeries, ses conférences, ses livres. tout ce qui sortait de sa plume d'or! »

* * *

Le P. Thirion, S. J. — qui a mis tout son cœur à retracer la physiologie aimée de cet homme de science et de bien « plus digne encore d'admiration dans le rayonnement de ses vertus que par l'éclat de ses talents » (1) — nous avertit que : « Les œuvres du professeur Lefebvre ne donnent qu'une idée imparfaite de sa valeur et laissent dans l'ombre les plus beaux traits de sa physiologie. Pour les mettre en lumière, il faut suivre le médecin au lit du malade et le patriarche à son foyer. »

Au premier feuillet de mon cours de *Déontologie médicale*, j'ai mis ces lignes : « J'écris le nom de mon père en tête de ces pages consacrées au *Devoir professionnel*; j'aurais pu y retracer sa vie : il n'en est pas de plus digne d'être proposée comme modèle aux jeunes médecins et, mieux que les dissertations, les exemples entraînent. » A côté du nom de L. Hubert, j'aurais pu placer celui de Lefebvre : les deux hommes par leur caractère ont également honoré la profession.

La médecine telle que Lefebvre la concevait à la noblesse du sacerdoce : il l'a exercée sacerdotalement, avec la dignité, la générosité et l'entière abnégation de soi des hommes qui s'élèvent plus haut que la foule parce qu'ils ont placé plus haut leur idéal.

« Il fit, dit le R. P. Thirion, de la pratique médicale, une vertu évangélique. » Et ce que le médecin chrétien doit être, il ne l'a seulement pas montré par sa vie, il l'a, à différentes reprises, excellemment exprimé. « Bruno — a-t-il écrit — tu railles la médecine de son impuissance et tu prétends que c'est en désespoir de cause que j'invoque pour toi les secours de la religion. Je ne comprends pas ces écoles qui voudraient restreindre toutes les ressources de la médecine à l'officine d'un pharmacien. Le médecin ne doit-il pas traiter l'homme tout entier? Or, qu'est-ce que l'homme? C'est un esprit créé pour le ciel, mais pour y arriver il doit traverser la terre en chevauchant sur une espèce de bête de somme qu'on appelle le corps. Les maladies de cet être double ont une double origine : tantôt elles procèdent de la bête, et c'est à elle qu'il faut adresser les remèdes ; d'autres fois c'est l'âme qui est malade la première, et sa souffrance retombe sur le corps. Alors, Bruno, par où faut-il commencer le traitement? par en haut ou par en bas? N'est-ce

(1) *Revue des questions scientifiques*, 3^e série, t. II, octobre 1902.

pas l'âme qu'il faut traiter, même pour guérir le corps? » Et à ses élèves il disait : « Faites d'abord provision de sciences... si un jour un de vos semblables venait à périr dans vos mains parce que vous avez ignoré quelqu'une des ressources de la médecine moderne, son ombre vous poursuivrait comme un cauchemar.

» Formez-vous à l'éloquence... elle vous sera nécessaire aujourd'hui pour réveiller une vitalité défaillante en appelant les forces de l'âme au service du corps, demain pour faire accepter les suprêmes ressources du fer et du feu, tous les jours, pour charmer en quelque sorte, les douleurs trop nombreuses encore que nous sommes impuissants à guérir. Mais la science, même quand elle est servie par le bien dire, ne suffit pas au médecin, car c'est le cœur plus que l'esprit qui fait le médecin et l'orateur. Faites-vous donc un cœur doux et miséricordieux?...

» Faites-vous un cœur courageux et patient..., le médecin ne s'appartient plus; c'est un exproprié, exproprié de son temps et de sa liberté; il est devenu le serviteur des serviteurs de tous...

» Faites-vous un cœur dévoué et intrépide : si votre cœur est religieux il sera charitable et dévoué...

» Permettez-moi de vous dire ma pensée entière : il vous faudra le véritable amour du prochain dans toute sa force, j'allais dire dans tout son héroïsme. La philanthropie ne suffit pas toujours, il faut la charité, c'est-à-dire cet amour du prochain qui s'alimente au foyer des purs et forts amours, à l'amour de Dieu. Dieu me garde de tomber ici dans l'exagération et l'injustice! Je connais des hommes doux d'une âme vraiment humaine, c'est-à-dire miséricordieuse, qui pratiquent honorablement et utilement notre art sans puiser leurs inspirations au-dessus des horizons terrestres : je les admire, mais je les plains, car la médecine ainsi comprise est, à mon avis, un des plus ingrats métiers qui puissent incomber à une créature humaine. Si, au contraire, vous vous inspirez de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, la médecine, c'est-à-dire le ministère des souffrances, est, après le sacerdoce, le plus consolant, le plus sublime des ministères. »

Des âmes imbuës de ces généreux sentiments se dégage, naturellement, une bienfaisance qui n'a pas besoin de l'applaudissement des hommes pour rayonner et que même leurs ingratitude ne parviennent pas à rebuter.

La vraie bonté est la plus forte des attirances et l'estime et les sympathies universelles, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, forcément,

devaient se tourner vers cette généreuse personnification de la science et du dévouement. Aussi, à nul médecin plus fidèlement et avec plus de perspicacité et de justice qu'à Lefebvre, ne s'est attachée la confiance publique. Tous les praticiens du pays, aux heures difficiles, se sont toujours empressés d'appeler à leur aide le clinicien clairvoyant et le maître de thérapeutique, que sa grande renommée laissait modeste et toujours aimablement confraternel — et, d'autre part, les souffrants, dès le premier abord, subissaient l'ascendant de cette nature douce et forte et, avec une confiance presque religieuse, s'attachaient à ces mains qu'ils sentaient aussi compatissantes que pleines d'inépuisables ressources.

Les appels venant de tous les points du pays obligeaient cet élu de la profession à voyager sans trêve : il se reposait de revenir d'Ostende en repartant pour Arlon, se dépensant sans compter, et il fallait que ses nerfs fussent d'acier pour résister au surmenage intellectuel et physique qu'il leur imposait chaque jour. Mais la fatigue est chose relative et la généreuse vaillance de Lefebvre parut ne la connaître jamais.

Il n'y a pas en Belgique de ville ou de bourgade où il n'ait été apporter une guérison, un soulagement ou une espérance et où son nom ne demeure à jamais béni !

Le médecin que se disputait la clientèle riche savait s'arracher à elle en faveur de ceux qu'il appelait ses meilleurs clients, ses amis les pauvres. Il avait bien le cœur du bon Samaritain, le jeune étudiant, qui a fondé à Louvain la première conférence belge de St-Vincent de Paul — et le professeur que ni la fatigue des travaux scientifiques ni les exigences d'une innombrable clientèle n'ont jamais empêché d'être le membre le plus zélé de la conférence qu'il préside. C'est à la Société de St-Vincent qu'il prononce ses plus touchants discours et c'est pour elle que d'un pas allourdi par les ans, il fera ses dernières sorties. Dans ce milieu charitable, son cœur se dilate et s'épanche en d'infinies tendresses : « Voyez, dit-il — la Providence : se borne-t-elle à faire mûrir le seigle de l'indigent et à faire blanchir le chaume qui couvrira sa cabane ? Non, elle envoie l'hirondelle gazouiller sur son toit ; elle fait lever ses plus belles fleurs dans le pot qui lui sert de jardin ; elle lui donne, comme au riche, de blonds enfants dont le premier cri remue les entrailles et dont le premier sourire est une fête. Enfants du Père

« Céleste, imitez votre Père; semez quelques joies dans la vie du pauvre et quelques fleurs sur son chemin. »

« La charité mit une merveilleuse unité dans cette longue et noble vie » a dit M. le sénateur Roberti; elle en a été la constante inspiratrice et elle en est le plus pur éclat.

Des fenêtres de la demeure de Lefebvre la vue s'étend sur le parc public dont les grands arbres ombragent la statue élevée au P. Damien et les yeux du médecin que les contagions européennes ont épargné, ont dû souvent saluer d'un fraternel sourire l'image de cet autre héros de la charité.

* * *

Nous arrivons au terme de cette rapide notice, découragé de n'avoir produit qu'une faible esquisse où il aurait fallu les saisissantes révélescences d'âme des grands portraits flamands. Lefebvre est au bout de sa lumineuse et bienfaisante carrière; son soleil va descendre doucement sous notre horizon; et nous laissons aux mains pieuses de son ami le R. P. Thirion le soin de décrire son paisible et consolant couchant.

« Au moment où il abandonnait l'enseignement, dans l'admirable sérénité de ses 77 ans, il ignorait encore les atteintes de la vieillesse. Elle attendait pour le toucher qu'il fût rendu tout entier à l'amitié dévouée des siens. Au premier contact de sa main glacée, le pieux vieillard accourut au collège de la Compagnie de Jésus à Louvain et demanda à y faire une retraite. Ce ne fut heureusement qu'un présage lointain et pendant plusieurs années encore il conserva la sereine activité des devoirs du foyer et de l'amitié.

« Peu à peu cependant le voile jeté par l'âge sur son existence se fit de plus en plus épais et ne laissa plus voir dans la démarche, la voix, le regard, que son ombre. Dans ce corps brisé où la sève de la vie s'épuisait lentement, l'âme toutefois restait vigoureuse; si la mémoire de l'intelligence s'obscurcissait, celle du cœur semblait s'aviver.

« Quand il sentit qu'il touchait au terme, il fit ce qu'il avait si souvent conseillé: il demanda et reçut, avec calme et une touchante piété, les derniers sacrements des chrétiens, puis il s'endormit d'un sommeil paisible qui n'était plus celui de la vie mais qui n'était pas encore celui de la mort. Il ne se réveilla, ça et là, que pour remercier et sourire encore une fois.

« Rassasié de jours, entouré des soins pieux de ses enfants, soutenu par les prières de ses trois fils prêtres, il passa ainsi les der-

nières heures de son existence et expira doucement dans la soirée du 24 juillet 1902. »

Au bord de la Meuse, sur la verdoyante colline qui domine les toits du village de Selayn, Lefebvre s'était construit une maison de campagne — comme s'il eût dû connaître des heures de repos! — et il avait élevé une chapelle, où ses trois fils prêtres disent la messe sur les tombeaux de la famille. C'est dans la crypte de ce sanctuaire, qu'attendant les gloires de la résurrection, reposent ses restes, à côté de ceux de l'épouse et des quatre enfants dont son cœur portait le deuil.

De nombreux amis leur ont fait jusque là une escorte d'honneur et le fidèle témoin de sa vie, l'ancien compagnon des jours douloureux et des jours ensoleillés, Mgr Lamy, a prononcé l'oraison funèbre du grand défunt, récité les dernières prières qui implorent la paix, et entonné le chant, triomphal par les espérances qu'il affirme, des funérailles chrétiennes : *In paradisum te ducant Angeli!*

Dr EUGÈNE HUBERT,
de la Faculté de Médecine.
